

Plus tard on eut accès à la maison, en sortant du Petit Bock, par deux escaliers : « La descente aux enfers », disaient les parents ; — « le chemin du paradis », ripostaient les enfants, en l'espèce M^{me} Pallier qui rend parfaitement le « climat » de l'habitat Schrobilgen :

« En suivant la pente qui de la ville mène au faubourg de Clausen, on passait alternativement sur des ponts et entre des murs percés de meurtrières et garnis de postes prussiens avec leurs factionnaires, le fusil, baïonnette au canon, posé presque horizontalement sur l'épaule, au risque d'éborgner les passants gras, blonds, arrogants et mal odorants, mais très habiles à se moucher avec leurs doigts

« Cinq ou six terrasses fleuries s'étagaient avant d'atteindre l'Alzette ; sur l'avant-dernière on avait construit les deux maisons de la famille. . . . Elles étaient séparées par un jardin assez mal cultivé, mais derrière la plus grande s'étalait le parterre sacré de mon grand-père ; là il n'y avait que des fleurs choisies parmi les plus rares ; on ne pouvait toucher à rien. Sauf les espaliers où s'étalaient les raisins muscat, les pêches et les pommes reinettes, toute plante utile eut été considérée comme déshonorante.¹⁾ La petite serre creusée dans le roc était pleine de boutures aux noms latins. Quelques dames en visite aimant à s'asseoir dans un bel arbre près de ladite serre, mon grand-père le fit abattre pour ne plus entendre jacasser des femmes si près de lui'.

« La dernière terrasse, très étroite, était soutenue par un mur baignant dans l'eau. Il faut dire que l'Alzette, juste à l'extrémité droite de la propriété se divisait en 2 branches : l'une, le canal, allait au loin actionner des moulins et séparait les jardins d'un petit terrain boisé où l'on arrivait par un pont et qui s'appelait le Bosquet ; l'autre séparée du canal par un déversoir situé à la pointe du bosquet, allait arroser les prairies. »

Au-delà de l'Alzette, au pied de rochers, des sources fournissaient aux Schrobilgen l'eau potable. Mais déjà au temps de légère crue elles étaient submergées. Et l'on était réduit à s'approvisionner dans une citerne qui se trouvait sur la terrasse au-dessus des maisons. « On y puisait une eau où grouillaient des myriades d'animalcules rouges ; on la filtrait à travers un linge à peu près propre . . . et l'on ne s'en portait pas plus mal. »

Une des sources était captée « et formait un lavoir toujours entouré de sorcières en haillons, le battoir en main et l'injure sur la langue, vociférant en patois et frappant parfois autant sur la voisine que sur le linge. C'est là que mon frère²⁾ aimait à écouter et à s'assimiler un vocabulaire qu'il servait ensuite aux demoiselles de la ville. Il y avait de quoi faire rougir un dragon mais non une Luxembourgeoise et ces demoiselles n'en trouvaient pas moins charmant le bel officier français qui leur servait ces propos en leur offrant un bouquet : „Du schmotzeg Lo'der, lo kriss d'eng op d'Schnëss. . . .“ (intraduisible !)

¹⁾ Cela peut avoir été exact à l'époque de la jeunesse de M^{me} Pallier, donc vers 1860. Au début de l'installation à Clausen — exactement en 1836, — Schrobilgen ne dédaigna pas de s'adonner avec l'horticulteur WILHELM à la culture de la pomme de terre géante Rohan, dont les tubercules pesaient jusqu'à 7 livres ! (« Journal de la Ville » cité par M. Noppeney).

²⁾ Hermann LAURENT, le futur savant.